Moncond’huy, Dominique et Henri Scepi, « Le témoin passe sur des photographies de Claude Pauquet » p. 123-137

Et l’angoisse ultime des déportés, c’était que leur témoignage soit vain. Car il ne suffisait pas qu’il parvienne à destination : encore fallait-il qu’il soit véritablement *reçu*. P. 123

Nous faisant dépositaires de ce savoir-là, Antelme nous en rend *responsables*, nous convoque à notre devoir d’ « incarner » ce témoignage, de le faire nôtre – il fallait, dit Perec, que « son expérience *s’épuise* dans la nôtre ». Proposons d’entendre cette expression au pied de la lettre : non pas remise en cause du témoignage en tant que tel, mais extension de la notion même de témoin, une radicalisation du témoignage, qui fait de chaque récepteur un témoin à son tour, même s’il est, assurément, d’une autre nature que le témoin direct p. 124

Réf. : Perec, Georges, « Robert Antelme ou la vérité de la littérature », in *L.G. Une aventure des années soixante*. Paris : Seuil, 1992 (1963), p. 87-114

« il arrive que les témoignages se trompent, ou échouent » (Perec 1992 : 90), précisément parce qu’un témoignage qui serait limité aux faits seuls (si c’était vraiment possible…) n’aurait pas d’efficacité. Il faut donc renoncer au témoignage « brut », le médiatiser (parce qu’il n’est jamais absolument immédiat, justement), par l’esthétique, aller si c’est nécessaire « jusqu’à trahir la « réalité » afin de l’exprimer d’une manière plus efficace » (94). P. 125

Loin de rejeter le propos dans le passé de l’événement, de nous dédouaner de cette expérience en la déliant de tout rapport au présent, le présent justement dit, au contraire, le recommencement possible et surtout la conscience que doit avoir tout témoin, fût-il indirect (peut-être même surtout s’il l’est), de la puissance des signes et de l’inévitable convocation à son propre savoir que de telles images constituent. P. 126